

Feuilleton de
L'ALBUM
UNIVERSEL

L'Emprise

Par
PIERRE
L'ERMITE

(Suite)

Et il s'en alla, farouche, au travers de l'allée, où ses jambes guêtrées soulevaient des vagues de feuilles mortes; et elles s'écrasaient sous ses pieds avec la plainte mélancolique des choses qui vont cesser d'être...

IX

Château de Fleurines.

Mon cher Bruno,

D'abord, un mot très clair: tu as quitté le pays, et, en prenant cette résolution, tu as exercé un droit, obéi à une voix intérieure, à une réclamation de ton évolution.

C'est entendu, et, bien que, très triste de ton départ, très divisée d'appréciation avec toi sur ce sujet, je ne trouve pas au fond de mon cœur le moindre sentiment amer!...

Que Dieu garde... qu'il bénisse le voyageur et, si c'est possible, qu'il nous le ramène avant l'heure douloureuse qui, j'en ai la certitude, sonnera bientôt pour nous tous.

Mais je te demande de m'épargner la façon badine dont tu parles de ma tante. Elle n'est que ta mère, c'est vrai; mais si, comme moi, tu avais, ce matin, essuyé ses larmes, si tu l'avais vue anéantie sur son prie-Dieu portant au pied de son crucifix le poids trop lourd de ses espérances brisées et des ruines de son bonheur, peut-être jugerais-tu que c'est moins intéressant que les cheveux noirs, le petit nez et les oreilles de nacre d'Alberte Harmmester, mais que c'est respectable tout de même... que toute douleur est sainte et peut exiger, même d'un fils, au moins un silence respectueux. Voici donc un point réglé, une condition que j'exige. Dans le cas où tu ne me l'accorderais pas, à la première plansanterie je déchire ta lettre, et, sans aller plus loin, je la jette au feu.

Maintenant, mon pauvre ami, tu me demandes des nouvelles du château... Demande-moi plutôt des nouvelles d'un cimetière: ma tante parle peu et passe ses journées à l'église; moi, je travaille à des layettes, je visite les pauvres, car la saison commence à être dure aux malheureux, et, dans la rue Basse, une dizaine de familles sont déjà très éprouvées par l'hiver. Le château semble mort; les voitures se rouillent sous les remises, et je me suis imposé de sortir à cheval tous les soirs pour fatiguer tantôt Corsette, tantôt Myrtille. C'est le vieux piqueur qui m'accompagne, il est l'histoire vivante du pays, et si, un jour, j'ai des loisirs, il me semble que je trouverai un très grand charme à condenser dans un livre quelques-uns de ses récits, qui ont une vraie saveur de terroir. Evidemment je ne serai pas la George Sand du Val d'Api, mais enfin ceux qui aiment la Vallée — ce n'est pas ton cas — éprouveront peut-être une certaine joie à retrouver comme l'écho des souvenirs qui jadis bercèrent leur enfance. D'ailleurs, le travail aide à oublier, et quelquefois le passé console de l'avenir!

Dans les bâtiments et dans les cultures, il y aurait beaucoup à surveiller, une foule d'ordres à donner; nous essayons de le faire, mais, évidemment, notre douleur nous incline plutôt vers la passivité... A quoi bon entretenir, parer un cadavre, même quand ce cadavre est un château qui n'attend pour revivre et resplendir sur la vallée que le bon vouloir d'un petit jeune homme de vingt-quatre ans?... Le village entier, très travaillé par les meneurs politiques, se monte chaque jour davantage contre toi; on sait que tu commandites à Paris l'usine Dietzch, Alberte et Cie, qu'à cause d'elle tu as quitté le pays, que ton exemple a entraîné Claude, compromettant ainsi, avec le château, les destinées de la plus grande ferme de la région. Cette histoire traîne les chaumières et donne lieu à des commentaires qui te laissent froid, mais dont nous supportons les ennuis tous les jours...

Ce sont les gardes qui nous tiennent au courant: tantôt on affecte de croire que la fortune de ta mère est perdue, et que tu es parti uniquement pour la reconstituer; c'est l'hypothèse la plus favorable. Malheureusement il en circule d'autres.

Ainsi on prétend que, cette fortune, tu es tout simplement en train de la manger! Excuse-moi, mais j'aime mieux te dire crûment les choses, puisque tu as l'air de désirer savoir... L'usine ne serait qu'une ruineuse couverture, elle abriterait une liaison... Avec qui?... Inutile de te dire le nom de la seconde personne; tu la décris trop bien dans ta lettre pour ne pas la connaître infiniment mieux que moi.

Mais l'opinion unanime, c'est que tu as affaire à trop forte partie pour te tirer indemne de cette équipée; on met en présence ta jeunesse, ta loyauté, ton inexpérience de l'industrie, avec la rouerie profonde de Dietzch et l'habileté d'Alberte; on en conclut que tu seras pris de toutes les façons: par la bourse, par la tête, par le cœur...

Mon pauvre ami, que Dieu te protège!... Je le lui demande chaque jour à la messe. Cela t'est bien égal, mais je le fais tout de même, et j'y trouve une consolation immense, dans notre immense douleur, car je vois l'avenir très sombre pour toi. Tu as fait trop souffrir, pour qu'un peu de cette souffrance ne rejaillisse point sur ta vie dès ici-bas... Qui sait? Peut-être sera-ce ton salut, et, dans ce cas, je te la souhaite!

Et du fond de la capitale où tout te dispute à nous, du sein de tes plaisirs et de tes affaires, si ta pensée se reporte quelquefois encore vers le cadre où s'écoulèrent nos jeunes années, crois qu'elle rencontre la nôtre, bien affectueuse et bien triste. Puisse-t-elle se faire comprendre à toi, et te redire ce que tu sais déjà!

A Dieu, cher cousin, et qu'il te garde!

LUCÉ.



Ce sont les gardes qui nous tiennent au courant

X

La vie de Bruno, pendant les débuts de son installation, fut réellement d'une activité fiévreuse; on eût dit un jeune chien lâché pour la première fois dans une chasse gardée. Dietzch et Alberte l'escortèrent partout, lui présentant les affaires sous leur côté le plus riant... et pas une épine ne blessa le pied aristocratique du jeune patron pendant les premières semaines de sa nouvelle vie industrielle.

Bruno entre, en somme, dans une situation toute faite et qu'il sauve de la ruine, sans même s'en apercevoir. Le point principal pour les deux compères est de l'engager si avant, qu'il ne puisse plus revenir en arrière le jour où la petite gloriole d'être patron ne suffirait plus à contre-balancer les ennuis réels et les dangers imminents de cette aventure.

—Ce garçon-là, dit un matin Alberte à Dietzch, signera tout ce que nous voudrions: l'important est d'aller vite et de lui faire croire qu'il est quelque chose dans l'usine. Nous devons nous arranger de

telle façon qu'il s'intéresse aux affaires, qu'il s'imagine que tout repose sur ses maigres épaules. Nous achevons actuellement quelques voitures de luxe; j'ai envie de l'emmener choisir des dessins d'étoffe...

—Il va sûrement tomber sur les plus mauvais et les plus chers.

—Tant pis!... On les changera si les clients réclament... Je voudrais même, pour l'amuser, lui suggérer une idée à brevet, par exemple un signe caractéristique à mettre sur les wagons ordinaires, pour retrouver vite sa voiture à la gare, ou pouvoir l'indiquer à ses parents et amis, une tête de mouton, d'ours, d'éléphant... C'est facile à comprendre, spécieux...; il croira qu'il a découvert la Méditerranée, et rien ne l'attachera autant à l'usine que ces futilités-là, car je vous crains, vous, l'homme supérieur, vous en faites tant ici qu'il n'y a plus de place pour lui... et on ne s'intéresse qu'aux choses dont on s'occupe... rappelez-vous cet axiome!

—Croyez-vous que ce bébé désire tant s'occuper à Paris?...

—Maintenant, oui; plus tard, ce sera peut-être différent.

Alberte a raison.

Depuis son arrivée dans la capitale, le comte a la secrète préoccupation de ne pas donner autour de lui l'impression d'un petit garçon régnant sous la tutelle de très hauts et très puissants seigneurs Dietzch et Alberte Harmmester. C'est si vrai que, dans une conversation avec l'ingénieur avant la fin du premier mois, Bruno, d'une façon assez embarrassée, laisse percer le désir de prendre une place un peu plus effective dans l'exploitation de l'usine. Cette révélation aurait certainement effrayé Dietzch si Alberte, plus psychologue que lui, ne l'eût préparé à la surprise. Mais aujourd'hui il est paré, et, non seulement cette proposition ne le déconcerte plus, mais elle l'excite à prendre le petit taureau par les cornes, et à provoquer la confiance des désirs secrets qui tourmentent l'âme inoccupée de Bruno.

Il n'attend pas longtemps pour savoir l'entière vérité.

Le comte, avec une sérénité parfaite au milieu de tous ces complots, se laisse amorcer, et après de grandes périphrases sur son éternelle reconnaissance pour les services inappréciables que lui rend Dietzch, lui confie qu'il aimerait bien pourtant participer davantage à la vie de l'usine, être consulté sur les dépenses à faire, les commandes à accepter, les clients à visiter, etc., etc...

Bruno s'attendait, dans la circonstance, à voir s'assombrir le front de Dietzch devant cette proposition inattendue de la part d'un fils de famille, qui avait jusque-là passé son temps en dehors des questions industrielles.

Il n'en fut rien. L'ingénieur eut même, pendant toute la conversation, l'expression étonnée d'un homme qui s'offense des circonlocutions employées et des précautions prises, trouvant très naturel ce qu'on lui propose:

—Mais, Monsieur le comte, c'est absolument comme si vous vous obstinez à me démontrer que deux et deux font quatre! Ni Mlle Harmmester ni moi ne nous serions engagés dans cette affaire, si nous avions pensé, un seul instant, que vous puissiez jamais vous en désintéresser! Mademoiselle Alberte — et Dietzch a une façon à lui de dire ce "Mademoiselle" — représente toute une clientèle ancienne; vous, par vos relations, par votre jeunesse, par votre activité, vous représentez l'avenir même de la maison, dont je ne suis que le savoir immédiatement professionnel. Je ne mettrai guère en oeuvre, et pour cause, que les commandes amoncelées par vous et par Mlle Harmmester. Mon rôle finit aux murs mêmes de l'usine; le vôtre se juxtapose au mien partout où je suis, et il me déborde en dehors des ateliers, qui ne seront alimentés que par vos démarches et votre intervention.

Il disait tout cela avec son sourire bonhomme de gros papa blond sans la moindre arrière-pensée apparente, si bien que le petit comte eut aussitôt une peur atroce de se voir trop exaucé, d'assumer tout seul la responsabilité entière de l'usine, et d'entrer dans un engrenage de préoccupations qui